

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Chapeaux de printemps de Madame Rabit, 26, rue de Châteaudun.

MODES

LA mode n'a guère varié depuis huit jours. Ne croyez pas cependant qu'elle soit restée inactive. Oh! non. Mais les modifications apportées dans le goût de nos ajustements n'ont visé que des détails insignifiants; ainsi on a baissé un peu la garniture du bas des jupes. Il y a quelque temps encore, cette garniture se trouvait environ à dix centimètres de terre, à moins qu'elle ne fût en fourrure. Aujourd'hui tout se pose sur l'ourlet même. La mode, — qui trouve moyen de jouer un rôle dans les maladies aussi bien que dans les questions de coquetterie, — est elle-même une névrosée.

Volage par excellence, elle est toujours en train de désirer ce qu'elle n'a pas. Et, dès qu'elle l'a, comme une enfant gâtée, elle en est rassasiée.

Savez-vous ce que je pense parfois? C'est qu'en compensation de tous les maux que nous lui devons, elle devrait bien employer son pouvoir à nous imposer la santé; et, pour l'obtenir, une hygiène dont ce bien inappréciable serait la récompense. Tout le monde s'y soumettrait, parce que ce serait la mode. Et, au fond, personne ne s'en plaindrait. Si je suis, je vous l'ai dit, très conciliante, quant à la question chiffons, je dois convenir l'être beaucoup moins lorsqu'il s'agit de la manière de vivre. Or, l'existence à outrance que mènent, de nos jours, certains mondains, certaines mondaines surtout, a les plus néfastes conséquences. Je connais en ce moment deux jeunes femmes charmantes qui donnent à leurs familles et à leurs amis les plus graves inquiétudes, et qui ne sont pas malades d'autre chose. Voilà cinq mois qu'elles gémissent sur un lit de souffrance, et personne n'entrevoit encore la fin de ce martyre. Comment, je vous le demande, pourrait-il en être autrement, quand on songe à tout le mal que se don-

naient ces malheureuses pour s'amuser. Montant à cheval le matin, déjeunant en ville ou ayant chez elles des amis à déjeuner; allant stationner des heures énervantes chez la couturière et chez la modiste, en attendant de se rendre, soit au Bois, soit à une exposition, à une vente ou à quelque autre lieu de rendez-vous élégant; finissant la journée en visites, pendant lesquelles on grignotte des friandises en dégustant une tasse de thé; rentrant à la hâte pour s'habiller afin d'assister à un dîner de gala, ou bien, dînant chez soi, à la bousculade, pour ne pas manquer le lever du rideau de la première à sensation; se retrouvant, au théâtre, toute une bande de joyeux compagnons avec lesquels on organise, en impromptu, un souper fin, au cabaret à la mode, à moins qu'on ne termine la nuit au bal, bien heureux encore quand ce bal est unique.

Valseuses intrépides, les deux jeunes femmes dont je vous parle avaient toujours leurs carnets remplis plus que de raison, et la fête se terminait avant qu'elles n'aient eu le temps de remplir leurs engagements. C'est vous dire qu'elles ne s'arrêtaient pas un instant, et qu'elles fermaient d'habitude les salons dont elles faisaient la joie. Mais rentrées à la pointe du jour, il ne fallait jamais songer à se lever après sept heures; le moindre retard eût apporté une désorganisation complète dans le programme d'une vie trop remplie. De ce fait, pas de repos. Un surmenage à outrance de toutes les forces physiques, et les conséquences que vous savez. Hélas! combien rencontrerait-on de femmes qui, dans un but sérieux, se soumettraient à un pareil régime. Si fatigant cependant que puisse être le travail, jamais il n'amènera d'excès aussi désastreux que l'exagération du plaisir.

Ceci, me direz-vous, n'est pas absolument de la mode. Je vous demande bien pardon, c'est de la mode, et de la vraie; car, encore une fois, c'est elle qui régit la société. La mode ne s'occupe pas seulement de ce qui constitue la toilette. L'ameublement, le service de la table, la cuisine, les usages et coutumes, le savoir-vivre, lui sont non moins soumis que la dentelle et le velours.

Je profite donc d'un petit moment d'accalmie au point de vue chiffons pour l'envisager de ce côté. Ce n'est pas, à mon avis, un des moins importants de la question.

Que nos robes soient plates, que les paniers aient grand-peine à revenir en faveur, que les chignons s'abaissent un peu vers la nuque et s'ornent de frisettes coquettes, que les toilettes

de mariées affectent une extrême simplicité, et que le voile de tulle uni reste, quoi qu'on en dise, le plus seyant de tous, tout cela est certainement intéressant. Que les ameublements soient plus que jamais régis par la fantaisie; qu'on mêle un peu l'art à chaque chose, et qu'il ne soit plus reçu de voir les chaises et les fauteuils s'aligner correctement le long des murs; que le service de la table, à son tour, soit l'objet de toute une étiquette charmante dans laquelle les fleurs jouent un rôle important. Assurément il est bon d'être au courant de ces choses, de connaître les idées du jour quant au linge de table, aux services de porcelaines et de cristaux; à la façon de saluer, qu'entre parenthèse on ferait bien de modifier un peu; mais il me semble qu'il est davantage encore de notre devoir, à nous, les porte-voix de la mode, de signaler ses décrets sur la manière de comprendre la vie, quand ce ne serait que pour attirer l'attention des jeunes femmes ignorantes sur le danger que peuvent offrir ces fantaisies, danger moral autant que physique. Oui, moral, car, dans l'existence organisée comme celle dont je vous parlais au commencement de cette causerie, il n'y a pas même de temps pour penser. La frivolité l'emporte tellement sur le sérieux que Dieu seul peut savoir le nombre d'âmes qu'elle a entraînées loin du sentier de la vertu et du devoir.

Mais je ne veux pourtant pas finir sur ce trait de morale sévère. Vous n'auriez qu'à m'en vouloir. J'en serais, je l'avoue, désolée.

Voilà, puisque nous sommes en Carnaval, un charmant travestissement que l'on peut faire également pour jeune femme et pour enfant: le *costume-papillon*. Jupe courte découpée en dents de loup et bordée dans le bas, tout autour, de petits papillons en dentelle, en soie, brodés, noirs ou multicolores. Au corsage, sur un plastron en V de velours noir, devant, s'étale un papillon étincelant. Le reste est formé par une écharpe drapée en crêpe ou en mousseline de soie mais, se terminant en ceinture nouée sur le côté et à longs pans. Deux grandes ailes noires, pailletées d'or, ferment le corsage, derrière, et encadrent la figure surmontée elle-même, dans les cheveux, d'un beau papillon aux ailes déployées.

Bas de soie noire et souliers mais, avec papillons sur le dessus des souliers.

Il est bien entendu qu'on peut à l'infini varier ce costume dans la nuance comme dans l'ornementation.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici que M^{lle} Turle, 9, rue de Clichy, nous montre des modèles charmants de costumes et de pardessus pour le printemps. Des lainages coquets chamarrés sur des fonds clairs et des petits draps de printemps dont les teintes sont charmantes. Elle taille, dans ces draps, costumes tailleur et ja-

quettes unies, mais d'une si jolie simplicité qu'elle équivaut la grande élégance. Voici un de ces costumes: il est en petit drap gris doublé de satin tramé vert d'eau, avec le volant-balayeuse assorti. La jupe fourreau taillée d'un seul morceau et sans aucune garniture; le corsage, à devant plissé finissant en

pointe, s'ouvre de cette pointe, et progressivement jusqu'à l'encolure, sur une pièce en drap blanc brodé au passé d'un dessin gris camaïeu piqué de points d'or. Col droit et manche très étroite avec un petit dépassant de drap blanc; cette manche est boutonnée par une suite de boutons tailleur. La jaquette, doublée de satin vert, se ferme à la taille par un seul bouton; le haut reste négligemment ouvert.

M^{me} Turle a beaucoup de goût; ses corsages vont très bien et sont cambrés; quant aux jupes, elles s'allongent avec grâce.

Explication des Gravures noires

(pages 73 et 75)

CHAPEAUX DE DEMI-SAISON

Forme tendue de bengaline genre toquet Henri II. — Se fait assorti à la robe, avec brides claires en satin nouées sous un chou, de côté; longs bouts tombant jusqu'à la taille.

La passe du chapeau est reliée au petit fond mou par un beau galon ajouré, jais et or mélangés.

Capeline en paille d'Italie gracieusement croquée tout autour, garnie d'une longue guirlande de chrysanthèmes de nuances crème, rose et Nil.

Brides en satin Nil à longs pans.

Costume de printemps pour promenade en lainage moucheté havane. — La jupe fourreau est doublée d'un léger taffetas assorti, le bas est garni de petits lacets de laine disposés en dents découpées.

Corsage drapé devant, très court des hanches; se ferme dans le dos sous un pli étroit.

Manche froncée et drapée dans le haut, très étroite au poignet garni de lacets de laine répétant le dessin de la jupe.

Chapeau de paille marron orné de plumes de deux tons.

Explication de la Gravure coloriée 4874

Pardessus à pèlerine pour petit garçon de 5 ans. — Se fait en diagonale grise. La pèlerine est montée à l'encolure du pardessus et prise avec le col droit. (Patron.)

Robe pour petite fille de 4 ans. — Lainage écru. Jupe longue garnie d'un falbala de dentelle à tête de ruban ruchée, froncée à la ceinture qui est cachée par un tour de taille en ruban noué derrière. Le corsage est plat, avec une berthe en dentelle et une ruche. La manche formée d'un bouillon serré par une ruche faisant tête à la dentelle qui tombe sur la manche plissée est, dans le bas, serrée au poignet qui se prolonge en manchette.

Bonnet en velours à trois pièces. Ruche de dentelle et nœud devant.

Robe pour fillette de 7 ans en lainage bois de rose pâle. — Jupe ronde garnie de dix rangs de ganse séparés en deux séries par un trou-trou dans lequel passe un ruban cerise. Ce ruban se retrouve cernant le poignet de la manche large, au col montant, et plus large en ceinture.



Costume de printemps en lainage moucheté.
De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

Corsage froncé, garni d'un col en dentelle dont un côté traverse diagonalement le devant pour s'arrêter à gauche, sous le bras et à la taille. Manchette de dentelle.

Manteau plissé pour petite fille de 5 ans. — Pièce carrée devant et au dos. Au bas se monte le manteau qui est plissé. Les bords garnis de peluche loutre. Col et poignet de la manche assortis. (Patron.)

Veston à châle pour garçon de 7 ans. — Bien cintré et boutonné de côté avec le châle en faille. (Patron.)

Explication de la Feuille de Patrons et de Broderies

CÔTÉ DES PATRONS :

Pardessus plissé pour fillette de 5 ans. — Veston croisé à col-châle pour garçon de 7 ans. — Pardessus à pèlerine pour garçon de 3 ans.

CÔTÉ DES BRODERIES :

Pèlerine brodée pour enfant. — Sac de nuit broderie vénitienne. — Monogramme au passé pour ornement d'église. — Calendrier perpétuel, broderie au point de tige.

La broderie du calendrier terminée, la tendre sur un carton après avoir fait les trois fentes indiquées pour passer les rubans. Couper l'étoffe à l'endroit correspondant aux fentes du carton, la rentrer dans ces fentes et l'y coller. Un mince carton couvert d'étoffe fera l'envers et sera réuni au-dessus par un surjet caché par une ganse. La pèlerine se brode en soie bleue et se fronce à un poignet.

Le sac en broderie vénitienne se double de soie de couleur; poche et dessus sont donnés par moitié.

Plusieurs festons pour lingerie.

CHRONIQUE



PARIS compte une célébrité de plus dans ses murs, — lesquels, il est vrai, n'existent point, — et une célébrité dont l'Institut vient de solennellement consacrer la réputation, la déclarant bien méritée. Aussi, à cette heure, nul ne met-il plus en doute les prodigieuses aptitudes de cette vivante machine à calculer qui a nom Jacques Inaudi.

Ses biographes, — car bien entendu il a aujourd'hui ses biographes! — nous ap-

prennent qu'au temps où il était un simple petit père piémontais, Inaudi avait déjà la passion des chiffres; et les puissances compétentes qui ont examiné son crâne affirment qu'il ne pouvait pas plus se dispenser de calculer qu'un oiseau de chanter. Il vint en France quand il eut une douzaine d'années, apportant pour toute fortune une simple marmotte, tout comme le petit Savoyard du poète. A Béziers, il fit une première station; et là, un hasard commença sa réputation. A la porte d'un café, il aperçut un beau jour de marché, un brave paysan qui s'efforçait en vain de mener à bien la vérification de ses comptes. Inaudi, qui rôdait autour de lui, offrit timidement ses services; le paysan, fort en peine, les accepta, d'abord assez incrédule sur la science de ce garçonnet qui prétendait calculer sans écrire même un chiffre; puis, émerveillé quand il vit le résultat donné par l'enfant analogue à celui qu'il attendait. Autour des deux interlocuteurs, les curieux s'étaient arrêtés et ce fut alors, à l'adresse d'Inaudi, une série d'opérations, de problèmes à résoudre dont il donnait les réponses avec une rapidité merveilleuse.

Pas plus que devant les habitants de Béziers, Inaudi ne s'est troublé devant la docte réunion des membres de l'Institut, qui cherchaient de leur mieux à mettre son habileté en défaut, lui proposant des questions insolubles, lui posant des opérations hérissées de chiffres, difficultés dont il est sorti victorieux. Et le voilà maintenant en pleine possession de sa renommée. Aussi, comme certaines maîtresses de maison se font un point d'honneur de présenter à leurs hôtes toutes les célébrités parisiennes, ne faut-il pas désespérer de voir apparaître, devant un public très choisi, l'ex-père piémontais passé à l'état de phénomène et d'oracle plus infallible que celui de Delphes.

Pour l'instant cependant, ces distractions d'ordre un peu scientifique ne sont point de mise. Dans ces quelques jours de Carnaval, le monde où l'on danse use largement des occasions qui

lui en sont offertes. Bien joli et bien curieux a été le bal donné, pendant cette dernière quinzaine, chez M^{me} de S.

La requête avait été adressée aux invités de vouloir bien revêtir un travesti de caractère historique. Et, de tous les âges, il était venu des représentants : superbes Romains couronnés de roses comme pour une fête, mêlés aux coquets abbés de cour, aux Mérovingiens à la longue chevelure, aux muscadins portant l'habit à longue queue, aux seigneurs richement vêtus, comme à la cour du Roi-Soleil, etc.

Et tous de défilier devant leurs hôtes qui, à l'entrée du premier salon, de style Henri II, semblaient ressusciter l'époque des Valois : M. de S. portant le pourpoint du duc de Guise et la toque ornée de plumes; sa jeune femme revêtue d'un magnifique costume qui eût été digne de la reine Margot, la jupe de brocart s'évasant autour du corsage à longue pointe, l'ovale fin et charmant du visage encadré par la grande fraise vaporeuse, les cheveux relevés sous la petite couronne emperlée.

Les déguisements féminins à eux seuls constituaient une véritable histoire du costume féminin. Il y avait là des Gauloises, drapées comme des druidesses, et une superbe damoiselle parée ainsi que devait l'être la belle Aude dont parle le vieux poète; puis une exquise châtelaine, sa jolie tête blonde coiffée du hennin au long voile tombant sur le *surcot*, de lourde étoffe, brodée d'armoiries; puis une très noble dame du temps de Louis XIII, la collerette Médicis s'étalant majestueuse autour de la nuque dégagée. Quant au XVIII^e siècle, il était fort bien représenté par de pimpantes marquises en paniers de satin, la mine éveillée et souriante sous la poudre et le soupçon de fard avivant le rose des joues; par une très belle M^{me} Roland; par de séduisantes Merveilleuses qui préparaient la venue d'une jeune femme vêtue à la mode de l'Empire. Celle-ci incarnait le XIX^e siècle, de concert avec une élégante selon le goût de 1830, très curieuse à regarder avec ses cheveux relevés bien haut en une multitude de petites coques audacieuses, les manches à gigot jouissant d'une ampleur qui fait considérer comme très raisonnables les proportions de nos manches actuelles.

Mais ce ne sont point seulement les bals travestis qui se piquent de nous révéler les ajustements du temps passé. Voici que les organisateurs de l'Exposition des Arts de la femme nous annoncent une histoire de la mode française présentée sous une forme très agréable. En effet, elle nous serait racontée par une suite de scènes où des figurines, semblables à celles qu'abrite le musée Grévin, porteraient le costume caractéristique de chaque époque, dans le cadre qui

devait être le leur. C'est ainsi que nous sont promis, entre autres spectacles, un *Divertissement en France sous François I^{er}, la Pavane dansée par deux dames sous Henri III, Une actrice dans sa loge en 1775, etc.*

Ce programme est attrayant. Sera-t-il suivi ? Il en est tant, de ces programmes, qui ont le sort des jolies bulles irisées et transparentes que les enfants font jaillir de l'eau moussieuse...

De cette nature, vraisemblablement, est une nouvelle, mise en circulation récemment, et dont l'exactitude est assez discutable. Le *five o'clock*, cher aux Parisiennes, — non pas seulement à cause de son nom anglais ! — aurait vécu et serait destiné à une prochaine disparition. Et ce ne sont pas les récriminations des hygiénistes qui auraient amené sa déchéance. La cause en serait celle-ci : il tuait la conversation, ni plus ni moins !... Qui eût soupçonné cela à écouter le bourdonnement des propos qui s'échangeaient alors même que, — durant certaines réceptions *select*, — un orchestre se faisait entendre, discrètement d'ailleurs ! Il est vrai que la dame du lieu, tout occupée d'offrir à ses visiteurs des friandises de choix, et ceux-ci, occupés d'autre part à les déguster, ne pouvaient se livrer à des conversations d'ordre transcendant.

Aussi la mode viendrait-elle d'inviter à des soirées de pure conversation ; ce qui, jusqu'ici, s'était vu surtout chez les professeurs de langues, désireux de faire progresser leurs élèves ; des soirées d'où le jeu, la musique, — et la danse, bien entendu, — seraient entièrement bannis. J'imagine que cette mode ne deviendra pas générale, plus d'une maîtresse de maison devant s'effrayer des difficultés d'une réception de ce genre, quand bien même elle se serait pénétrée des enseignements de La Bruyère sur la *Conversation* et, en premier lieu, de cette pensée du moraliste : « L'esprit de la conversation consiste moins à en avoir soi-même, qu'à en faire trouver aux autres. »

Le rôle des invités, non plus, ne serait pas autrement aisé à remplir, car c'est une chose grave d'arriver dans un salon, pénétré de la conviction que, sous peine d'être sévèrement qualifié, on devra trouver, sur tous les sujets effleurés, des phrases bien appropriées, ou justes, ou fines, ou profondes, ou délicates... Il y a dans cette perspective de quoi éteindre à l'avance la verve des plus brillants causeurs. Cela, peut-être tout simplement parce qu'ils n'auraient point à parler de questions leur tenant au cœur.

En leur lieu et place, la jeune patriote irlandaise miss Maud Gonne ne serait point embarrassée...

Il y a quelques semaines seulement que miss Maud Gonne est arrivée dans Paris, et elle n'est plus une inconnue parmi nous. Les journaux illustrés se sont empressés de nous faire connaître son charmant visage dont l'expression très douce est cependant révélatrice de l'âme généreuse et enthousiaste qui anime cette jeune fille. Résolument, en effet, elle s'en va dans les grandes villes de l'Europe tenter d'intéresser les person-

nalités influentes à la cause de ses frères d'Irlande, s'efforçant de susciter en leur faveur un grand courant de sympathie bienfaisante et efficace.

Son exemple prêche bien haut l'action à ceux qui se contentent de vivre passivement et appartiennent à cette grande famille des *négatifs* dont parle M. Rod dans son beau livre : *Les Idées morales du temps présent*. C'est contre ces « négatifs » que travaillent M. de Vogüé et, à sa suite, M. Paul Desjardins qui vient, dans cet esprit, d'entreprendre une série de conférences sur les « Questions contemporaines ».

Il y a quelques années, M. Desjardins était un franc littérateur, un dilettante finement et impitoyablement railleur, d'humeur capricieuse, d'esprit délicat, subtil, pénétrant, volontiers paradoxal, avec une pointe de préciosité, pêchant contre la simplicité, surtout par horreur de la banalité, particulièrement épris de Goethe et de Shelley ; mais déjà, pourtant, célébrant volontiers saint François d'Assise, George Eliot et le comte Tolstoï. A l'heure actuelle, M. Desjardins brûle ce qu'il a adoré : Il blâme sévèrement les ironistes, les dilettantes et les indifférents. Il déclare à haute voix que ceux qui écrivent pour écrire, pour la seule jouissance d'exprimer leur pensée sous une forme aussi irréprochable que possible, méritent de s'entendre répéter les paroles de l'Ecclesiaste : « Vanité des vanités !... » Lui, l'admirateur de poètes qui n'ont guère eu d'autre culte que celui de la beauté, il prêche l'action, la recherche constante du bien, du devoir à remplir. Il semble délaisser Goethe et Shelley pour Marc Aurèle, Thomas Morus, Saint Vincent de Paul. Et maintenant il commence des conférences qui sont une des formes de la croisade morale qu'il entreprend. Ces conférences sont destinées spécialement aux femmes et aux jeunes filles du monde, bien qu'il ait jadis assez malmené ces dernières dans tel article sur « l'élève dilettante » pour laquelle, disait-il, un cours avait tout juste l'importance d'une figure de cotillon. Mais les pauvrettes ne lui ont point gardé rancune, et elles viennent docilement entendre la parole élevée et sérieuse de leur sévère critique qui les traite tout à fait en grandes personnes, comme le prouvent les sujets divers de ses conférences : « Questions de l'art et de la vie ; de l'art et de la morale ; de la liberté ; de l'éducation et de l'instruction ; des droits des femmes... etc. »

Dans le nombre des auditrices, il en est certes qui sont pleinement capables de s'intéresser profondément à toutes ces questions. Mais peut-être s'en trouve-t-il aussi quelques-unes à qui elles paraissent un peu... austères. N'importe, elles viennent bravement, en vraies Parisiennes qui veulent tout connaître, écoutant de leur mieux, cherchant à pénétrer — ou en ayant l'air — la pensée de l'orateur. Mais il serait imprudent d'affirmer que leur imagination ne vagabonde pas, par instant, de droite et de gauche et ne s'arrête pas sur la liste de leurs courses pour la fin de l'après-midi, alors surtout qu'elles sont venues en



Robe de bal
en lampas rose tendre,
semé de bouquets bleu pâle
et mais.
De Mademoiselle Thuirion.

*Toilette de bal pour
jeune femme.* — La
robe unie, à longue
traîne, est en lampas
rose tendre, semé de
bouquets bleu pâle et
mais.

Au bas de la jupe
court un fouillis de
bouclettes multicolores
en ruban de satin, dis-
posées en bande.

Le corsage est serré
dans un corselet tout
en rubans de satin,
croisés devant comme
l'indique le dessin.

Des rubans plus
étroits s'enroulent au
pied de la ruche basse
qui termine le décol-
leté du corsage; ils se
nouent aux épaules en
nœud-papillon.

Même disposition au
bas de la manche
courte.

Robe russe de jeune



Robe russe de jeune fille, pour five o'clock,
en serge bois de rose et velours assorti. De Madame Gradoz.

*filles, pour five o'clock, en serge bois de rose
et velours assorti, garnie de galon russe en
argent niellé.* — Jupe-fourreau à petite queue
en serge unie.

Longue blouse ou lévite russe en serge fan-
tasiaie, ouverte de côté, bordée d'un galon
russe. Empiècement arrondi et manches dra-
pées en velours foncé, garnies d'un galon
niellé.

Ceinture plissée en velours serrant l'am-
pleur de la blouse qui se ferme sur l'épaule
et sous le bras, invisiblement.

Corselet Grisélidis. — En velours bleu sa-
phir, largement ouvert sur un second corselet
de satin pâle, tout constellé de paillettes et
de broderie à la partie supérieure.

Même broderie sur la manche courte, très
ajustée.

Une sorte de chemisette en filet chenillé,
bleu pâle, avec
paillettes, cou-
vre le dos et
la poitrine.

Ceinture
flottante as-
sortie.

*Toilette de
soirée en pé-
kin khédive
rose et crème,
garnie de den-
telle de Bru-
ges.* — La jupe
plate moule
absolument le
corps et décrit
une ligne très
gracieuse
dans la traîne
taillée en plein
biais.

Le corsage
court est quel-
que peu froncé
devant; il se
perd sous une
étroite cein-
ture de ve-
lours noir.

Le décolleté
est garni d'une
ravissante
dentelle de
Bruges, fron-
cée tout au-
tour et dis-
posée sur les
épaules en lé-
gers papillons
qui forment
les manches.

Une drape-
rie plissée en
mousseline



Corselet Grisélidis.
De M^{me} Gradoz.



Toilette de soirée en pékin khédive rose et crème,
De Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

chiffon rose pâle, appliquée sur le haut de
la dentelle, forme deux attaches sur le de-
vant.

Corsage de soirée. — Ce modèle est en
tissu brodé, avec écharpe ceinturée en satin
plus foncé, prise dans la couture du des-
sous du bras et fixée à l'opposé dans une
longue boucle d'orfèvrerie.

Des bouillonnés en satin forment bre-
telles et encadrent la haute dentelle fixée
devant et derrière au bord de l'échancrure
carrée.

Manche bouillon en dentelle rabattant des-
sus.

Toilette de petit dîner en soie rayée à fleu-



Corsage de soirée en tissu brodé
De Madame Turle.

*rettes tabac
d'Orient et ve-
lours mousse
pour jeune
femme.* — Jupe
à petite queue,
garnie de deux
volants taillés
en bials, le
premier ca-
chant la tête
du second.
Ceci pour le
tablier.

Corsage
genre chemi-
sette, froncé
au col de ve-
lours mousse,
très bouffant
au-dessus de
la taille ser-
rée dans une
haute ceinture
de velours.

Un ruban de
moire mousse
part du des-
sous de bras
et dessine un
corselet en se
nouant gracieusement de-
vant.

Manche très
bouffante, tom-

bant sur un poignet de ve-
lours très étroit; bracelet
de velours serrant l'ampleur
au-dessus du coude.

Cette même toilette en ben-
galine rosée et velours
mousse, est des plus char-
mantes.

Le velours se dispose en
deux petits falbalas et com-
pose les autres garnitures.

La doublure de la jupe est,
ainsi que le volant balayeux,
en satin trame mousse.



Toilette de petit dîner en soie rayée, à fleurettes, pour jeune fille.
Modèle de Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

toilette de visite, artistement coiffées, voilées, habillées, leur carnet glissé dans leur coquet petit manchon.

Mais ces distractions ne les empêchent certes point, la séance finie, de dire avec conviction à une amie, tout en rattachant d'un geste frileux leur long boa :

— Ces conférences sont vraiment bien intéressantes ! Et comme M. Desjardins a raison de nous engager à donner un but à notre vie !... Il faut que

je pense à m'en trouver un... Pour le moment, venez-vous avec moi chez Doucet ?... J'essaie ma robe à quatre heures... Vous me direz si vous la trouvez jolie...

Et toutes deux de sortir en célébrant les mérites de Doucet et de ses créations... M. Paul Desjardins peut être satisfait : la bonne semence est tombée dans une terre où elle ne pourra manquer de fructifier.

CONSTANCE.

PETITE ROSE SAUVAGE

NOUVELLE DE A. HAUPT

(SUITE)



ELLE remonta vite dans ma chambre et je l'y suivis. Le coiffeur se mit à se plaindre de ce que mes cheveux étaient beaucoup trop gros et trop longs pour les coiffures modernes ; tout en parlant, il me les brûlait, les tirait et me les arrachait ; enfin, après une demi-heure, le gracieux édifice de rouleaux était terminé, et on voyait par ci par là des églantines se détacher sur le fond noir de ma chevelure. Un regard dans le miroir m'apprit à ma grande satisfaction que cette coiffure artistique me donnait un tout autre air, me faisait ressembler à une dame, moi qui, avec mes nattes, avais l'air si enfant ! J'allai aussitôt près de ma tante afin de lui demander son avis ; elle parut agréablement surprise de ce changement, mais me conseilla de ne pas tenir ma tête raide comme si elle n'était que provisoirement sur mes épaules et que je fusse en danger de la perdre à tout instant.

Lotte vint ensuite m'aider à m'habiller. Ma joie, lorsque j'entraî dans ma robe rose, est impossible à décrire. Lotte drapa ma tunique avec l'habileté qui la caractérise. Lorsque je me vis tout habillée et que je me tournai vers la glace, je frappai de plaisir dans mes mains. Jamais je n'avais été aussi brillante. « Quels yeux va-t-il ouvrir en me voyant », me dis-je.

Mais qu'était ma splendeur à côté de la magnificence royale de ma tante, vêtue d'une robe de velours brun avec une queue d'une longueur incroyable ! Le devant était broché de couleur vieil or, et la toilette entière était garnie de dentelles espagnoles ; une branche d'orchidées d'un blanc jaune couronnait sa haute coiffure. Tante était belle, et je ne pus m'empêcher de lui exprimer mon admiration, ce qui lui arracha un sourire.

Au même moment la cloche de la maison fut mise en branle avec une vivacité et une persévérance à faire croire que l'habitation était en feu.

— C'est ton oncle qui sonne le départ, dit ma tante en souriant.

— Oh ! et moi qui ne suis pas encore prête ! Je n'ai pas fermé un seul des quarante-huit boutons de mes gants.

— Tranquillise-toi, petite, ton bon oncle commence à sonner si tôt parce qu'il craint que tu ne sois pas habillée à temps.

— Je ne voudrais pas le faire attendre... Nous venons ! criai-je en entendant sonner pour la deuxième fois.

— Oui, oui, dépêchez-vous ! Depuis longtemps on entend rouler les voitures, me répondit mon oncle.

En un instant je fus en bas. La bonne figure de mon oncle, qui me parut très singulier en habit et en cravate blanche, s'éclaira joyeusement à ma vue.

— Ah ! ah ! petite sorcière, tu es magnifique. Je n'aurais jamais cru que tu aurais fini si vite. Hem !... tu as l'air d'une véritable églantine. Je crois que les épines ne te manquent pas non plus.

— Je ne te les ai jamais fait sentir, répondis-je en riant et en l'embrassant. Regarde un peu le beau bouquet que j'ai... et les ravissantes pantoufles de Cendrillon que m'a apportées le cor-donnier.

Je levai le pied et montrai mes petits souliers de satin rose brodés d'or.

— Ces petites choses sont charmantes, confirma-t-il ; seulement je ne sais pas comment tu vas pouvoir traverser la rue qui est si sale, avec cela.

— Oui, c'est un cas embarrassant, murmura ma tante d'un air en peine ; nous ne pouvons pas aller en voiture.

— Il faudra donc que je la porte jusqu'à la maison en face sur mes épaules, comme un paquet, dit mon oncle en riant.

— J'ai une idée excellente, m'écriai-je avec joie. Dans ma malle qui est au grenier j'ai une

paire d'énormes chaussons appartenant à papa, et que maman m'a obligée à prendre pour le voyage afin que je n'aie pas froid aux pieds. Ils vont me servir aujourd'hui plus utilement qu'à mon voyage, car j'étais honteuse de ces horribles chaussures d'éléphant. Vite, Lotte, allez les chercher !

Elle partit et reparut bientôt, secouant la tête en regardant les deux monstres.

— Il entrerait bien quatre de tes pieds là-dedans ; tu vas perdre ces chaussons dans la rue, me fit observer mon oncle.

— Ne crains rien, ils sont remplis de ouate, ils tiennent très bien ; je pourrais presque danser avec.

Je m'introduisis dedans et esquissai une danse fantastique autour de la table, ce qui devait être très comique, car mon oncle et Lotte rirent aux larmes, et tante elle-même ne put s'empêcher de sourire.

Après nous être enveloppés de châles, nous partîmes.

II

L'imposant édifice du style Renaissance, qui s'élevait devant nous, avait servi de résidence aux princes du pays vers la fin du siècle précédent. Du temps des Français, on l'avait choisi comme siège de la préfecture, et plus tard le gouvernement allemand s'en était servi pour le même usage. C'est ainsi que toutes ces magnificences avaient été transmises de président en président. La longue file des salles de fête, dont les voûtes étaient supportées par des colonnes de marbre élancées et entourées de fleurs, offrait, ce jour-là, l'aspect d'une galerie unique. Les portes à deux battants étaient enlevées et les portières étaient repoussées jusqu'aux murs. Cependant on avait eu soin d'offrir à la vue quelques contrastes ; ici, la lumière jaune des bougies tombait d'une manière féerique sur de superbes tableaux ; là, elle était reflétée par des miroirs aux cadres sculptés d'or ; plus loin, une lampe entourée d'un voile de soie rose éclairait de nobles statues de marbre dans un bosquet de lauriers et de fleurs des tropiques.

Quand nous entrâmes, les appartements étaient déjà remplis par une société choisie. Il y avait des toilettes !... des robes vaporeuses, des dentelles, de longues queues se jouaient sur le parquet ! Je vis tant de parures en perles fines, en pierres précieuses ; une telle quantité de fleurs et de dentelles superbes que je m'imaginai devoir être, dans ma toilette que j'admirais tout à l'heure, comme une pauvre fille habillée avec du papier. Au milieu des reflets de la soie, du tulle et des rubans, ainsi que des couleurs différentes des uniformes d'officiers, on remarquait le petit nombre des habits noirs dont la simplicité de quelques-uns était relevée par la croix et la couronne de l'Ordre.

Le président et sa femme se tenaient dans la

première salle, avec des mines souriantes. Ils nous saluèrent et se dirent, naturellement, on ne peut plus heureux de nous voir.

Tout était gai et beau. Nos amis s'approchèrent, et nous assurèrent qu'ils se réjouissaient de ce que nous fussions enfin venus. Puis commencèrent les présentations. A quoi servait de me dire tous ces noms que je n'entendais qu'indistinctement ! Quand j'en avais bien compris un, je l'oubliais tout aussitôt. Mais il faut bien suivre les usages.

Un lieutenant qu'on venait de me présenter, auquel il n'y avait rien à reprendre depuis sa tête dont les cheveux étaient séparés par une raie, sa moustache commençant à se montrer, jusqu'à ses bottes avec ses éperons s'entrechoquant, s'empara de mon carnet de bal avec assurance ; il me déclara tout simplement qu'il se permettait de m'inviter pour me conduire à table, et me pria d'accorder à son frère la première valse et le cotillon. C'était un peu fort ! Je regardai étonnée la figure insignifiante du blond et téméraire fils de Mars, et il comprit mon hésitation. L'expression de la plus haute importance se manifesta sur ses traits quand il baissa les paupières, releva les sourcils, et me dit avec un ton particulier :

— Mademoiselle, vous n'avez sans doute pas entendu mon nom lorsque j'ai eu l'honneur de vous être présenté. Veuillez me permettre de vous le répéter, mademoiselle : « Lieutenant Klingenhart. »

Il s'inclina et rapprocha bruyamment ses éperons.

— Ah ! Klingenhart ! m'écriai-je joyeusement ; ainsi vous êtes le frère de...

— L'assesseur Klingenhart, termina le lieutenant en souriant.

Que cet imbécile ressemble peu à mon bel assesseur ! pensai-je.

Puis j'exprimai tous mes regrets de ne pouvoir accorder la première valse à M. Klingenhart, en promettant de faire tout mon possible pour lui réserver le cotillon.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même ? Il n'est pas arrivé ? demandai-je.

— Pardon, mademoiselle, Emile est ici ; mais en voyant cette foule immense, il m'a demandé de vouloir bien vous inviter en son lieu et place si j'étais assez heureux pour être le premier de nous deux à vous apercevoir.

Voilà donc pourquoi son frère m'avait engagée pour une danse. Emile était-il assez attentif ! Quel grand prix n'attachait-il pas à danser avec moi ! Je me sentais trop heureuse. Pendant ce temps un cercle serré de jeunes gens s'était formé autour de nous, et mon carnet passait de main en main. Que m'importait le nom de ce magistrat tout en longueur, ou de ce gros officier de husards, ou encore de ce monsieur au front fuyant ? Leurs noms étaient inscrits sur mon carnet de bal ; mais si leur mémoire n'est pas plus fidèle que la mienne, nous nous retrouverons difficilement ce soir. Le professeur Braun vint aussi près de moi et réitéra sa demande pour la première

valse, par écrit cette fois. Mon carnet était rempli, et je ne l'avais pas encore vu, lui ! Où pouvait-il donc se cacher ?

De tous côtés des groupes s'étaient formés et des domestiques, chargés de plateaux avec du thé et des pâtisseries, circulaient dans la salle. Par ci par là, on voyait quelques dames d'un certain âge qui avaient été s'asseoir avec leurs tasses de thé, et, devant elles, étaient debout des messieurs, le claquant sous le bras gauche, et balançant leurs tasses avec une adresse incroyable. Tante me glissa à l'oreille qu'il était grand temps d'aller saluer les dames de notre connaissance que nous n'avions pas encore vues. Je ne me le fis pas dire deux fois, car j'avais ainsi un excellent prétexte pour entreprendre un petit voyage d'exploration.

Thécla vint à moi dans un nuage de tulle, de dentelles et de muguets. C'était au moins quelqu'un avec qui je pouvais babiller tout à mon aise, et qui pourrait me donner de ses nouvelles peut-être.

— Je t'ai cherchée partout comme une épingle, s'écria-t-elle en passant son bras sous le mien. Oh ! quel superbe bouquet, et qu'il va bien avec ta toilette ! De qui te vient-il ?

— L'assesseur Klingenhart me l'a envoyé, répondis-je avec assez de fierté à la question indiscrète de Thécla. Et j'ajoutai aussitôt : L'as-tu déjà vu ce soir ?

— L'assesseur ? Mais certainement, lorsque je suis arrivée il m'a parlé.

— Je ne l'ai pas encore aperçu. Où peut-il bien se tenir ?

— Sûrement dans la salle de musique, là où se trouve l'aimant qui attire tous les messieurs, dit mon amie d'un ton pointu.

— Et quel est cet aimant ? demandai-je le cœur un peu serré.

— Mais, Hédy, est-ce que tu ne penses pas à Brunhilde, la fille de la maison, si belle et si fière, en l'honneur de qui se donne cette fête ?

— Brunhilde !... oui, c'est vrai ; je ne lui ai pas encore dit bonsoir. Viens vite près d'elle que je répare mon oubli.

— Ce n'est pas pressé, reprit froidement Thécla. Tu ne manqueras pas du tout à M^{lle} Brunhilde, et cela ne te réussirait pas de pénétrer au milieu de sa petite cour. Elle est entourée d'un essaim d'admirateurs qui lui débitent des douceurs. Procurons-nous plutôt une tasse de thé et quelques délicieux gâteaux. Allons, viens... Tiens, voici déjà une tasse. Ah mais ! tu n'as pas besoin d'arroser ma robe. Prends aussi un gâteau. Voyons Hédy, laisse la bouteille de rhum, cette boisson est bonne pour les rudes gosiers des hommes. Viens ici, derrière cette pyramide de plantes ; je crains toujours que dans ce va-et-vient ma robe ne fasse connaissance avec le contenu de ta tasse.

La place que nous avions choisie nous offrait la plus charmante occasion de causer librement ; nous avions des petits fauteuils de velours et étions comme dans un parterre de fleurs.

— J'ai eu une bonne idée, dit Thécla très con-

tente. Ici nous pourrions savourer tranquillement notre thé.

Nous étions à peine assises depuis une minute, que je sautai en l'air comme électrisée.

— Je crois que la danse commence, m'écriai-je avec agitation ; j'entends les premiers accords d'un violon.

Thécla se mit à rire.

— Ma pauvre Hédy, si tu nourris encore l'espérance de danser avant le souper, il faut que je t'enlève cette illusion. Avant le repas, on fera de la musique ; la musique instrumentale n'est que le prélude, le reste du temps il faudra entendre le chant de Brunhilde. Tu verras, au moment favorable, une véritable invasion vers la salle de musique. Brunhilde chante admirablement : c'est un vrai délice que de l'entendre.

Peu après, une troupe de jeunes filles s'assemblèrent autour de nous.

— La fête peut enfin commencer, annonça une gaie petite blonde d'un air de comique respect ; le général von Eischatten, sa femme et sa fille viennent de paraître.

— Non, mais regardez un peu cet épouvantail avec ses fleurs vertes et ses roseaux ; oui, des roseaux ! s'écria une gentille brunette en riant.

— Tout comme si elle venait de sortir de l'eau.

— En tous cas, sa tête n'a pas dû être sous les ondes, ajouta une autre, car ses boucles rouges laissent encore voir les traces du fer.

— Cela va bientôt changer ; avant une demi-heure les tire-bouchons se changeront en balais.

— Je crois que cette bonne personne a la prétention de copier la tête superbe de Brunhilde au moyen de cette fameuse coiffure.

— Oui, oui, elle est sa caricature en tout. Je suis horriblement intriguée de savoir ce qu'elle va nous chanter ce soir ; les roseaux me font supposer qu'elle se propose de nous faire entendre quelque chose de l'*Ondine*.

— J'espère qu'on ne lui demandera pas de chanter, gémit Thécla effrayée.

— Lui demander ! répéta la petite brune en regardant Thécla d'un air malin. Crois-tu qu'elle attendra qu'on l'en prie ? Elle arrive toujours avec un vrai paquet de musique, et, lorsque Brunhilde va chanter tout à l'heure, elle se tiendra prête à s'élancer ensuite avec toutes ses romances.

— Allons, nous pourrions rire, ce sera déjà quelque chose, ajouta une autre en manière de consolation. Mais, mes yeux ne me trompent-ils pas, et vois-je réellement notre petit voisin, le laitier en gros Heuberg avec sa femme si commune et sa grosse fille ?

— Tu as bien vu. Depuis quand ces gens font-ils partie de notre société ?

— Chut ! chut ! dit une maigre beauté n'appartenant plus à la première jeunesse. De nos jours l'argent est devenu une puissance devant laquelle s'ouvrent toutes les portes. Mais il n'est pas permis de s'habiller avec la pompe de cette lourde jeune fille pour attirer sur soi tous les regards. Regardez donc ces perles, ces brillants !... Ah !

dit-elle tout à coup, pardon, -maman m'appelle de loin.

A peine eut-elle tourné le dos que la petite brune prit la parole :

— On peut comprendre facilement que cette perche de Eckart ne porte ni dentelles ni brillants pour s'attirer tous les regards. La pension de veuve qu'on sert à sa mère doit à peine suffire à cette misérable toilette que je lui vois aujourd'hui pour la huitième fois au moins.

J'en avais assez; je ne pouvais plus y tenir dans ce cercle médisant. Je suivis l'exemple de M^{lle} Eckart, en m'excusant brièvement. Toutes ces langues de vipères pouvaient profiter de mon départ pour me déchirer, que m'importait!

Je dirigeai mes pas dans la direction d'où me semblaient venir les sons du violon. La salle de musique était reliée aux salons, mais elle n'était pas sur la même ligne, et on ne pouvait l'apercevoir en même temps que ceux-ci d'un seul coup d'œil. Pour le moment, elle était séparée des appartements de réception par une portière de velours. Cette mesure avait été prise en faveur des invités n'appréciant pas la musique; ils pouvaient ainsi la fuir facilement. La grande salle ronde avait été très artistement transformée en un jardin odoriférant, avec des recoins pleins de mystère et des berceaux ombreux. Au milieu de cet endroit enchanteur était suspendu un lustre magnifique qui se détachait du plafond en forme de fontaine, et éclairait la pièce entière.

Là, il y avait un grand piano à queue devant lequel était le signor Balbini, directeur de musique, très occupé à faire un choix parmi les morceaux. Je trouvai la situation telle que me l'avait annoncée Thécla. La belle Brunhilde était le centre d'une cour nombreuse où l'on s'entretenait gaiement. Le cercle s'éclaircissait, et... n'était-ce pas une illusion?... non vraiment; la jolie jeune fille s'avança vers le piano, appuyée sur le bras de l'assesseur Klingenhart. Ils se séparèrent après une légère inclination de part et d'autre; dans les yeux expressifs d'Emile je vis se manifester une adoration si profonde que je me sentis prise d'une horrible inquiétude.

Brunhilde était debout et resplendissait de beauté, éclairée par la lumière éclatante du lustre. Oui, elle était belle! Il n'était pas étonnant que tous les yeux des hommes restassent fixés sur cette ravissante créature. Sa robe de soie blanche, malgré la mode tyrannique, retombait en plis lourds; ses longs cheveux dorés couvraient ses épaules. Son visage, pareil à un marbre superbe; son front hardi, ses lèvres de pourpre et ses yeux noirs et étincelants rappelaient la fière Walkyrie dont elle portait le nom.

Où était le Siegfried capable de dominer cette Brunhilde? Certes, ce n'était pas Emile, je le sentais. A quoi lui servaient, devant cette Walkyrie, son habit neuf, son gilet d'une blancheur éblouissante, sa petite moustache tournée avec soin, et même le regard brûlant de ses beaux yeux bleus! Une voix intérieure me le disait... un héros, un artiste, un savant devait venir. Mes yeux tombè-

rent involontairement sur la haute stature et la figure pâle et intelligente du professeur Braun.

Les premiers accords résonnèrent; les doigts d'artiste du professeur Balbini exécutèrent le prélude; puis Brunhilde chanta avec tant de force et d'expression que, dès les premières mesures, je me sentis saisie. Quand elle eut fini, je joignis mes applaudissements enthousiastes à ceux qui éclatèrent de tous côtés.

Où, et je trouvai toute naturelle la conduite d'Emile qui n'excita pas ma jalousie quand il se mit à lui parler d'un air admiratif, et porta sa main fine à ses lèvres. Le professeur Braun s'approcha à son tour avec le visage un peu rouge et des yeux étincelants, sans doute pour complimenter cette charmante jeune fille. Quel couple réussi formaient ces deux jeunes gens!... O bonheur! Emile m'avait enfin aperçue! Ce fut avec un joyeux sourire qu'il vint à moi. Il se pencha vers moi et plongea ses yeux bleus dans les miens, en me disant avec sa voix douce :

— Vous venez tard, mademoiselle Hédv, bien tard, et ce n'est pas bien quand on se sait impatientement attendue.

Il devait être puni.

— Voici déjà longtemps que je suis ici, dis-je du ton le plus indifférent que je pus; et, d'après ce que j'ai pu observer, il m'a semblé que dans le voisinage de la belle Walkyrie vous n'aviez guère le loisir de soupirer.

Il me regarda silencieusement; son regard exprimait le reproche et la douleur.

— Hédv! dois-je donc vous dire que seul le devoir... un devoir fort agréable, à dire vrai, ajouta-t-il en voyant mon sourire ironique; que seul le devoir m'a retenu au côté de la fille de mon supérieur? Je l'avoue, Brunhilde de Reizenstein est une ravissante personne; mais je suis cuirassé contre ses charmes. C'est vous, petite rose sauvage, qui savez qui a la première place dans mon cœur.

Il dit cela très bas et très tendrement. Ma mauvaise humeur disparut comme par enchantement.

— Laissez-moi vous remercier des belles roses qui m'ont causé tant de plaisir! murmurai-je.

— Vraiment, Hédv? Vous me rendez bien heureux. Vous ne pouviez choisir une toilette s'accordant mieux avec votre type si frais et si ravissant. Une églantine en personne! Mais vous m'avez, n'est-ce pas, réservé la première valse et le cotillon?

— Le cotillon, oui. Quant à la première valse, je ne pouvais plus en disposer quand monsieur votre frère est venu m'inviter en votre nom.

— Oh! quel dommage!

Une ombre légère flotta sur son visage.

— Si vous voulez bien me le permettre, je vais rester près de vous le plus longtemps que je pourrai, afin de jouir autant que possible de votre présence.

Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par

E. SUBY.

(La suite au prochain numéro.)



Chapeau en tulle moucheté de jais avec légères pampilles
faisant le tour du bord qui pose sur les cheveux ;
une aigrette en jais s'élance du milieu.
Modèle de Madame Rabit, 26, rue de Châteaudun.

Nos élégantes ont une façon très ingénieuse de changer les brides de leur chapeau, selon qu'elles désirent le rendre plus habillé ou plus simple; les brides foncées étant toujours d'un porté beaucoup plus facile que les claires.

Prenant environ 2 mètres de ruban pour les brides courtes, 3 mètres pour les longues brides, très en faveur en ce moment; elles enroulent ce ruban autour du petit chignon, le fixent par une épingle dans le haut et viennent simplement le nouer sous le cou. Chapeau et voile une fois posés, l'arrangement est parfait.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4874

Et une Feuille de Patrons et de Broderies :

PATRONS : Pardessus plissé pour fillette de 8 ans, 4^e figurine. — Veston croisé pour garçon de 7 ans, 5^e figurine. — Pardessus à pèlerine pour garçon de 3 ans, 1^{re} figurine, gravure coloriée.

BRODERIES : Pèlerine festonnée pour enfant. — Sac de nuit, broderie vénitienne. — Monogramme pour ornement d'église. — Calendrier perpétuel. — Plusieurs festons pour lingerie.

Les Patrons suivants seront donnés en mars :

Le 5 mars : Patron découpé : Corsage de petite fille.

Le 12 mars : Patron découpé, Pèlerine à pli Watteau en laize.

Le 19 mars : 3^e Album de travaux.

Le 26 mars : Feuille de patrons et de broderies. —

Côté des patrons : Smoking. — Gilet. — Transparent du gilet. — Blouse.

Côté des broderies : Lettres. — Festons. — Bourse. — Chapelet. — Sac.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MENUS DE FAMILLE

DÉJEUNER

Filets de hareng saur à l'huile.
Olives. — Céleri en salade. — Beurre fin.
Côtelettes purée de pommes de terre.
Merlans frits.
Langue de bœuf.
Haricots verts.
Galette.
Compote de pommes.

DINER

Olla podrida (potage national espagnol).
Sole au vin blanc.
Côte de bœuf rôtie garnie de cresson.
Cèpes à la bordelaise
Soufflé au riz.
Dessert.
Petit beurre.
Salades d'orange.

OLLA PODRIDA (POTAGE NATIONAL ESPAGNOL)

Mettre dans la marmite environ deux litres d'eau, une livre de mouton, un peu de jambon maigre et quelques débris ou une petite volaille; laisser bouillir et écumer. Ajouter un peu de petit lard, une demi-livre de pois chiches et des légumes en quantité, puis laisser cuire à petit feu pendant quatre à cinq heures. Une demi-heure avant de servir, mettre dans la marmite un morceau de boudin noir. On passe ensuite le bouillon dont on fait un potage en y ajoutant du riz, du vermicelle ou de la semoule.

Ce potage, que l'on recouvre de tous les légumes qui l'ont fait, se sert en même temps que la viande, servie à part.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de Fillettes de M^{me} TASKIN 2, Rue de la Michodière.
 Costumes de Garçons de M^r LACROIX, 62, Boul^d Haussmann.
 Chaussures de la M^{on} KAHN, 55, Rue Montorgueil.